Document généré le 24 avr. 2024 05:01

Relations

Droit devant

Paul Chamberland

Numéro 776, janvier–février 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73354ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Chamberland, P. (2015). Droit devant. *Relations*, (776), 30–31.

Tous droits réservés © Relations, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Droit devant

TEXTE : PAUL CHAMBERLAND
ILLUSTRATION : CHRISTINE PALMIERI

Chassés parmi les détritus et les gravats. Devant, une plaine rase. Nous avançons droit contre les rafales. Nous apprenons. Nous gagnons le haut plateau. Nous n'en reviendrons pas.
Le cœur est une pierre qui sait porter.

Une terre nue. Personne. Tout a été dévasté. Une incompréhensible paix s'étend à l'infini. Pâle, la lumière ne console pas.
Le moindre mot venu à la pensée fond comme de la neige au soleil.
Qui sommes-nous, chacun seul? Tu peux le dire? Toi, moi, nous, qui sont ces personnes – ces pronoms?

Une légère chaleur à la paume. Prendre, caresser. Avec une tendre lenteur le vivant rappelle au vivant son intrinsèque bonté.
Nous levons les yeux les uns vers les autres. Ce soudain éclat du regard, nous le recevons comme l'annonce d'une improbable aurore. Nous savons qu'elle s'élève depuis l'anxieux frémissement de la chair, sauve un instant de tout l'insane qui la cerne.

Nous ne redoutons plus ce dénudement de l'âme. Il nous est nécessaire. Par moment le désarroi nous gagne. Longuement, patiemment, nous apprenons, nous nous laissons apprivoiser. La grisaille du ciel ne se dissipe pas. Et rien, à perte de vue, qu'un sol pierreux.
Nous élevons nos mains comme des psaumes limpides.

Il nous arrive de trembler d'effroi. L'un après l'autre, les points d'appui cèdent. Ils n'en étaient pas. Nous apprenons à ne pas fuir le dénuement.
La tâche est rude. Nous gravissons une pente escarpée. Un tronc noir s'accroche au flanc du précipice. Blêmir de vertige, vaciller, tenir le pas gagné. Il n'est pas d'autre chemin.

Il devient parfois ardu de mettre un pied devant l'autre. Un pas de plus, et nous basculons.
Nous voici enlisés dans les terreurs infantiles, dans l'atavique en-deçà. Happés par la hantise de la déréliction.
Un grotesque hoquet nous secoue.
Contre toute attente, nous sommes pris d'une brève allégresse, comme soulevés dans l'indemne.
Allégée, la paume laisse éclore – un oui.

Montagnes, 2014, impression numérique, 48 x 40 cm

La montagne au loin. Nous savons que c'est depuis ici qu'elle se hausse : à même la traction de nos muscles. Nous grimpons.

La claire lumière d'une fin d'automne.
Une vague de fiel nous a renversés.
Rien ne nous est dû. Nous nous relevons.
L'amère saveur de l'écorce sera notre cordial pour la route.

Il n'est nulle part d'abri.
Nous voici nus sur la terre nue, sous un ciel vide.
Notre garde est assurée.